

INTRODUCTION

Marcel OTTE

Il me paraissait urgent, et éventuellement fructueux, de tenter la réconciliation entre deux approches portant, selon moi, sur le même objet mais progressivement séparées durant quelques siècles d'histoire occidentale.

Apparemment en effet, c'est à partir de la Renaissance seulement que l'étude de la Nature se distingue de celle de l'Homme. Paradoxalement, l'"Humanisme" provoquait un schisme néfaste entre l'Anatomie relevant bientôt de la biologie, et les "Antiquités", témoignages de civilisations passées.

La constitution des "disciplines scientifiques" cristallisera au fil des Temps Modernes ces tendances en Institutions.

L'apparent réconfort moral ainsi acquis permettait d'observer une nature, distincte de l'acte de la pensée désormais, supposée libre, autonome et légitime.

Curieusement, le comportement humain, issu de la réflexion, pouvait être considéré "en soi", à l'abri de l'emprise imposée par les lois naturelles. Extérieur aux autres phénomènes, terrestres ou cosmiques, il fut appréhendé comme sujet d'étude.

Même l'analogie imposée par Darwin, au milieu du XIX^{ème} siècle, entre l'évolution naturelle et l'évolution humaine, n'a pas pu remettre en cause cette rassurante cécité dogmatique.

Au contraire, pour y répondre, deux disciplines nouvelles se sont constituées alors, prolongeant les tendances antérieures : la Paléontologie humaine et l'Archéologie préhistorique.

Malgré les multiples évidences rapportées par l'activité ethnologique où les coïncidences entre peuples et comportements s'accumulaient, l'allergie à cette notion s'est accentuée, en particulier à la suite des terrifiants excès que les régimes totalitaires en ont fait dans la première moitié de ce siècle.

Une fois encore, des pulsions morales, par ailleurs infiniment respectables, imposaient à la connaissance des vérités édictées à l'avance : aucun rapport ne peut et ne doit exister entre la biologie et le comportement sous peine de revivre ces sinistres mises en application.

Cette distinction épistémologique est d'autant plus clairement d'inspiration éthique qu'elle ne s'applique qu'à l'espèce humaine : aucun moraliste ne se préoccupe de savoir si les zoologues distinguent le mouvement d'un banc de poissons de leur anatomie spécifique, ni si la construction d'un nid reste séparée de l'étude du plumage d'oiseaux, moins encore si les fourmis ouvrières ont une morphologie que les pondeuses n'ont pas.

Or, il fut progressivement exclu d'imaginer un rapport entre l'adaptation anatomique héréditaire (telle la pigmentation), le mode de vie associé et l'environnement naturel auquel les deux s'étaient pourtant adaptés ensemble. Il est tout aussi interdit d'approcher l'analogie entre classes sociales et aptitudes, intellectuelles ou sportives. Il n'est pas question d'imaginer la relation entre un mode éducationnel et la sélection qu'il provoque automatiquement au sein d'une population.

Il n'est évidemment pas question ici de soutenir une quelconque idéologie, de prôner tel système politique car la reconnaissance de différences ne justifie pas leur hiérarchisation. Selon nous, au contraire, par l'éclairage d'une explication historique, les variétés anatomiques ainsi "mises en phase" avec leur mode de vie gagnent en légitimité, donc en respectabilité.

Il ne nous paraît ni efficace, ni honnête, de dissimuler les différentes formes d'équilibre entre l'anatomie et le mode de vie. Leur négation constitue, selon nous, un racisme inversé, niant toutes spécificités, de combinaisons biologiques et culturelles. Le respect que l'on doit à l'étude des bancs de poissons doit aussi s'étendre à l'espèce humaine.

Cependant, un basculement méthodologique s'est opéré, depuis de nombreuses années déjà, dans l'étude des populations contemporaines, d'abord par l'école de "Socio-biologie" américaine, sous la férule de Ed. Wilson à Harvard (LUMSDEN et WILSON, 1984), bientôt relayé par les écoles françaises (JAISSON, 1993; GREEN, 1995), néerlandaise (v.d. DENNEN et FALGER, 1990) et polonaise (PIONTEK et WIERCINSKI, 1991).

Les perspectives nouvelles offertes par la combinaison de la biologie et du comportement ne peuvent laisser les préhistoriens indifférents puisqu'ils disposent, eux, à la fois des données matérielles, reflets d'une tradition, et des données ostéologiques, témoins de formes anatomiques contemporaines. Par ailleurs, la dimension diachronique, fondement de notre discipline, permet d'aborder les mécanismes de transformation concomitante des aspects biologiques et culturels. Passant par une série de situations géographiques et contextuelles variées, les modalités d'interaction sont alors plus riches et plus suggestives.

Ultimement en fait, le processus peut être saisi à son point d'émergence crucial : au cours de l'hominisation, retracée par la constitution de l'anatomie propre à l'homme (station debout, développement du crâne, réduction de la

face) en concordance avec l'élaboration des premières activités culturelles (outils, habitat, prédation). Le développement de ce processus, sa diversification selon le temps, l'espace et la fonction sociale, expliquent et justifient l'ensemble des cas particuliers d'équilibres, nature-culture, où l'humanité était arrivée, précisément lorsque, en cette "Renaissance" occidentale, l'extension des contacts inter-ethniques commencèrent à les désagréger.

En d'autres termes, c'est parce que le processus de diversification et d'extension bio-culturelle de l'humanité s'est interrompu par manque d'espace, (car la terre est ronde), que la réflexion des "humanistes" sollicitant cette expansion s'est cloisonnée en distinguant outrancièrement le naturel, objet d'étude, du culturel, sujet de l'action.

Plongés, comme nous le sommes enfin, dans un mondialisme de la pensée et luttant, comme nous devons le faire, contre le monopole occidental, nous sommes tenus aujourd'hui d'admettre, de définir et de sauvegarder les diversités ethniques et culturelles dans leur authenticité. L'uniformisation que constituerait l'hégémonie de la science occidentale correspondrait à la fin de l'espèce, incapable de se diversifier, donc de survivre. C'est parce qu'il y eut ces différences comportementales que l'humanité a subsisté; c'est parce qu'elles disparaissent qu'elle est menacée.

Conçu globalement, dans ces modes d'interaction, biologie-culture-environnement, l'homme apparaît aux préhistoriens comme l'aboutissement de processus co-évolutifs complexes, combinant différents facteurs, anatomiques, sociaux, techniques, dont aucun n'est d'autorité à soustraire du débat.

Bien des pensées, orientales, africaines ou amérindiennes, ont pressenti cette nécessaire harmonie entre nature et comportement, celle précisément que la Science occidentale a voulu détruire par manque d'inspiration et par appréhension dramatique de sa condition éphémère. Si l'homme, par l'application froide de sa seule raison, réalisait un jour qu'il est seul définitivement dans l'univers à lutter contre sa propre nature, il n'aurait gagné qu'une profonde angoisse comme de nombreux témoins l'annoncent dans le trouble des cités modernes. Si au contraire, il découvre la multitude des facettes sous lesquelles l'harmonie a pu être vécue entre son esprit, son corps et son comportement, il s'en trouvera rassuré et libéré de l'absurde contrainte rationaliste.

Conçue dans cet esprit, cette rencontre s'est voulue ouverte aux pensées novatrices, issues d'horizons variés. Par l'humilité à laquelle elle nous engage, face à la perpétuelle mouvance rétrospective des expériences passées, elle suscitera peut-être une méditation prolongée sur notre propre destin.

REFERENCES

- JAISSON Pierre, 1993,
La fourmi et le sociobiologiste, Paris, Odile Jacob.
- GREEN André, 1995,
La causalité psychique, entre nature et culture, Paris, Odile Jacob.
- LUMSDEN Charles et WILSON Edward, 1984,
Le feu de Prométhée. Réflexions sur l'origine de l'esprit, (traduction de l'anglais), Paris, Mazarine.
- PIONTEK Janusz et WIERCINSKI Andrzej (édit.), 1991,
The Peculiarity of Man, Sociobiological Perspective and other Approaches, Poznan, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu.
- VAN DER DENNEN J. et FALGER V. (édit.), 1990,
Sociobiology and Conflict, Evolutionary Perspectives on Competition, Cooperation, Violence and Warfare, Londres, Chapman and Hall.